Gianni di Lorena

MUTATIS MUTANDIS

Pavane des Fées Sans-gêne

Acte III

OLONI

MUTATIS MUTANDIS

Qu'est-ce qu'un conte débarrassé de la destinée ? Une simple mécanique de causes et de conséquences. L'important ? *Qui*, au fond, sont ses personnages. Dans cet univers, c'est le vécu qui forge leur identité et leur permet de marquer le monde qui les entoure.

De *personnages*, ils deviennent *personnes*.

Des plus célèbres aux moins illustres, ce roman suit l'entrecroisement de leurs routes au cours d'une épopée extraordinaire. Qui sait ce que l'avenir leur réserve ? Comment vont-ils changer l'Histoire ?

Pavane des Fées Sans-gêne

Dans cet Acte III : la vie d'Anna-Sofia est transformée par Théodora, tandis qu'à un pays de distance, Gretel et son frère se confrontent aux horreurs de la Forêt Noire. La tension entre Luce et sa marâtre monte d'un cran dans la violence. La quête de Fritz l'amène au royaume de Hamelin, qui s'étiole sous le joug tyrannique du Roi des Rats. Déon, s'enfonçant toujours plus loin dans l'autodestruction, se découvre le jouet de volontés extérieures. Et si une cage dorée et enchanteresse se referme sur Erzsébet, l'ennui de Talie la pousse à chercher ce qui se cache au-delà de la sienne…

Éditions OLNI
23, rue Charles de Gaulle – 77700 Chessy

© OLNI éditeur — 2025
ISBN : 978-2-487106-41-3

https://editions-olni.com

Du même auteur, déjà paru aux éditions OLNI

https://editions-olni.com/boutique

Cycle *MUTATIS MUTANDIS*
Pavane des Fées Sans-gêne – Acte I
Pavane – Acte I : L'Envers du décor
Pavane des Fées Sans-gêne – Acte II
Pavane des Fées Sans-gêne – Acte III

À paraître

Pavane des Fées Sans-gêne – Acte IV
(dernier acte - printemps 2026)

Note de l'éditrice

Les éditions OLNI s'associent au choix de l'auteur de ne pas respecter à la lettre certains usages grammaticaux, orthographiques et typographiques généralement considérés comme la norme actuellement en vigueur. Vous constaterez, entre autres :

– l'emploi du subjonctif après la locution « après que » ;

– le recours à la capitale pour certains substantifs ;

– le recours aux traits d'union pour des expressions que l'auteur considère comme des tournures substantivées ou lexicalisées ;

– le recours délibéré à différentes graphies existantes pour un même substantif ;

– l'emploi de néologismes non expressément indiqués par l'usage de l'italique.

De tout temps, les écrivains ont pris des libertés, car la langue est un matériau ductile qui ne cesse de se transformer ; ce qui était tenu hier pour une infraction à l'usage, un écart, une originalité, une divergence, une dissidence voire une coquetterie, est devenu, pour une partie, la norme d'aujourd'hui. La langue orale est l'outil de ces mutations naturelles. L'écriture en est le reflet.

« Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. […] C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. […] C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. […] les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. »

Victor Hugo, préface de *Cromwell*, 1827

Ariane Frontezak (éditrice)
et Raphaël Watbled (correcteur)

Mutatis Mutandis

UN CONTE DES CONTES

CYCLE TRAGICOMIQUE EN MAINTES PIÈCES

PAR

GIANNI DI LORENA

www.giannidilorena.fr

Visitez le site web de l'auteur afin de découvrir divers appendices destinés à enrichir l'univers de *MUTATIS MUTANDIS*, tels que :

– un ensemble de textes approfondissant l'univers du roman et du récit-cadre ;
– des galeries d'illustrations de « costumes de scène », des armoiries, des cartes du monde ;
– des traductions de paroles de chansons en langue étrangère apparaissant dans le texte ;
– le détail de tous les morceaux musicaux faisant partie intégrante du roman (signalés par le symbole ♫ en bas de page).

Ces derniers sont disponibles à l'écoute via un ensemble de *playlists* sur **Spotify** :

Aux fées marraines qui se sont penchées sur le berceau de cet ouvrage, lui permettant de prospérer grâce à leur bienveillance, leurs vœux et leurs conseils : Vincent, Élisabeth, Gabriel, Pascale, Patrick, Mathilde, Nicolas, Clément, Ariane.

L'entrée du Théâtre

Vous étiez en train de vous soulager lorsqu'une main, en catimini, a passé sous la porte du *water closet* un exemplaire du scandaleux ouvrage *Mutatis Mutandis* : *l'Envers du Décor*.

Allons, allons : ne faites pas comme si de rien n'était, chacun cède tôt ou tard à l'érotique appel des sirènes… De fait, le premier de ces obscènes recueils fait déjà tant de gorges chaudes parmi les membres du public, que vous avez décidé de laisser la pudibonderie aux culs-bénis, aux cul-cul-la-praline et autres faux-culs, et qu'il vous a été impossible d'attendre la fin de la représentation pour vous le procurer, craignant qu'il n'y en ait pas assez pour tout le monde. N'ayez donc crainte ! les presses clandestines vont bon train, et d'autres opus suivront…

Tandis que vous réajustez vos pantalettes et vos jupons, ou reboutonnez votre braguette et votre gilet, le tocsin électrique annonce la fin de l'entr'acte. Et voilà que vous vous précipitez vers les lavabos de porcelaine peinte, avant de quitter les lieux d'aisance en hâte. Le flot des autres spectateurs vous entraîne dans son courant, et vous vous laissez ainsi porter jusqu'à la salle de spectacle.

Maîtrisant à grand-peine votre impatience de savoir où toute cette histoire va vous mener, vous réintégrez votre siège.

DRAMATIS PERSONNÆ

Par ordre d'apparition

Anna-Sofia von Schwarzkrone : La princesse héritière du royaume de Geisterberg, dont le père distant retrouve peu à peu le goût de vivre grâce à la présence de sa belle-mère, Théodora de Cjarnov.

Erzsébet Rózsaneve : La fille d'une riche marchande, forcée d'aller vivre à la campagne avec ses enfants après avoir perdu sa fortune, et qui a, de mauvais gré, passé un marché avec la bête du Bois Sauvage.

Lucrèce de la Haltière : La belle-mère de Luce de la Haltière.

Le Coryphée : Le maître de cérémonie, figure mystérieuse qui assure le lien entre la salle et ce qui se trame sur scène.

Gretel : Une indigente vivant en bordure de la Forêt Noire, dont les parents cherchent à se débarrasser.

Hansel : Le frère de Gretel.

Fritz Drosselmeyer : Le neveu du chef de la guilde des horlogers de Glockenspiel, enlevé dans son jeune âge puis élevé par la fée Dragée. Il est aujourd'hui décidé à retrouver ses origines parmi les mortels.

Pirlipat von Hameln : La princesse héritière du royaume de Hamelin, superficielle et imbue d'elle-même, ensorcelée par le Roi des Rats pour avoir repoussé ses avances.

Luce de la Haltière : La fille d'un chevalier françois, absent de sa vie, la laissant aux mains d'une belle-mère despotique.

Ulysse : Un vagabond immortel dont la provenance et le passé sont une énigme. Du fait de sa longévité surnaturelle, il surgit tant dans le passé que dans le présent de l'histoire. Il est actuellement employé au service du chevalier de la Haltière.

Le seigneur du Bois Sauvage : Une bête fauve et monstrueuse, se terrant dans un château enchanté au milieu des bois, qui a forcé Mathilde Rózsaneve à conclure un pacte terrible.

Déon de Rougecœur : Un chevalier du Pays d'Oc, lancé dans une quête d'amour éperdue et destructrice, devenue une légende locale après s'être fait voler son reflet par une magicienne et être tombé amoureux d'un automate.

Antonia Krespel : La fille de la cantatrice surnommée « La Stella », marchant dans les traces artistiques de sa mère.

Nicklaus: Un bon ami du chevalier Déon, originaire des royaumes germaniques.

Aloysius Miracle : L'ancien médecin de La Stella, pétri d'un amour malsain pour la fille de celle-ci, Antonia.

Charmant de Lustre : Le dauphin du Pays d'Oyl, frère aîné d'Avenant.

Avenant de Lustre : Le second prince du Pays d'Oyl, inquiétant et taciturne, frère cadet de Charmant.

Talia Silvanica : Une princesse ayant vécu près de deux cent cinquante ans plus tôt et qui, après avoir été ensorcelée par la fée Carabosse, est vouée à rester enfermée dans le château familial jusqu'à ses vingt ans révolus.

Mataquin de Krakatuk : Le roi du pays des rongeurs. Il a ensorcelé Pirlipat et amené la ruine sur le royaume de Hamelin.

La Muse : Une mystérieuse entité amoureuse des arts, ayant jeté son dévolu sur Déon.

Table des matières

Scène Première :
Où la vie d'Anna-Sofia est bouleversée par Théodora 13
Scène ii :
Où Madame Mathilde raconte le marché passé avec la Bête 23
Scène iii :
Où Lucrèce ressasse son passé et sa détestation de Luce 25
Scène iv :
Où Erzsébet se rend à la Bête à la place de sa mère 32
Scène v :
Où est présentée la famille de Gretel 36
Scène vi :
Où Fritz décide de venir en aide au royaume de Hamelin 48
Scène vii :
Où Gretel est assommée 57
Scène viii :
Où Fritz débute le massacre des rongeurs de Hamelin 59
Scène ix :
Où Gretel et son frère sont abandonnés dans la Forêt Noire 60
Scène x :
Où le petit-déjeuner de Luce tourne au drame 69
Scène xi :
Où Erzsébet rencontre la Bête 76
Scène xii :
Où Déon retrouve Antonia ; où il en est séparé 89
Scène xiii :
Où Erzsébet explore le château de la Bête 109
Scène xiv :
Où Gretel et Hansel sont traqués 119
Scène xv :
Où Fritz délivre Pirlipat et manque d'être exécuté 128
Scène xvi :
Où Miracle empoisonne Antonia en secret 141
Scène xvii :
Où le dîner d'Erzsébet tourne au cauchemar 144

Scène xviii :
Où Déon est libéré de prison 153
Scène ixi :
Où Erzsébet s'étonne d'être encore en vie 155
Scène xx :
Où Antonia sombre dans la folie avant de succomber 159
Scène xxi :
Où Charmant et Avenant visitent une armurerie 170
Scène xxii :
Où Erzsébet refuse de pardonner la Bête 183
Scène xxiii :
Où Pirlipat est envoyée au couvent 190
Scène xxiv :
Où le père de Déon renie son fils 192
Scène xxv :
Où Gretel fait face aux horreurs de la Forêt Noire 196
Scène xxvi :
Où Luce se venge de sa marâtre et offense l'archidiacre 211
Scène xxvii :
Où Talie récite sa leçon d'histoire à Ulysse 217
Scène xxviii :
Où les enfants de Hamelin sont envoûtés 226
Scène xxix :
Où la confession de Miracle lui vaut d'être assassiné 227
Scène xxx :
Où le roi de Hamelin apprend la mort des enfants 241
Scène xxxi :
Où Luce cherche à protéger une domestique 242
Scène xxxii :
Où Fritz est transformé en jouet par le Roi des Rats 248
Scène xxxiii :
Où Talie décide de perdre son pucelage 262
Scène xxxiv :
Où la Muse fait le vœu de sauver Déon de lui-même 273
Scène xxxv :
Où Talie découvre la vérité 280

Acte Troisième

SCÈNE PREMIÈRE

Le domaine entourant le château de Geisterberg. Celui-ci apparaît au second plan, au centre. C'est l'hiver ; tout est recouvert d'une couche de neige. Le ciel est couleur de perle. En toile de fond, le pied de vieilles montagnes brumeuses, couvertes de forêts de sapins sombres.

Anna-Sofia erre dans les jardins. Les beaux jours sont peut-être arrivés dans les lointains royaumes qui bordent les grandes eaux du sud, mais ici, sur le chemin du nord, l'hiver s'attarde souvent. Ces dernières années, on a même vu la neige tomber jusqu'en mai.

C'est la faute de Frau *Holle.*

C'est du moins ce que disent les gens du coin en plaisantant.

Dame Holle, la gardienne de l'hiver et de ses traditions, du passage de l'obscurité, de la mort et du froid, à la lumière et au renouveau de la vie. Elle qui, chaque année, là-haut dans le ciel, fait tomber des plumes de neige en secouant ses édredons afin de préparer son sommeil. Il dure tout le long de la belle saison, jusqu'à ce que Holle s'éveille, ouvre ses fenêtres et batte à nouveau ses oreillers chargés de flocons. Mais depuis quelques années, la dame a des insomnies. Elle se tourne et se retourne et à chacun de ses mouvements, ses coussins se vident un peu plus sur la terre de leur duvet glacé.

Si les autres pestent contre le froid qui s'éternise, Anna-Sofia n'en a cure. Elle n'a même pas besoin de cape ; sa robe de dessus en laine noire, avec sa doublure de soie, suffisent amplement à lui tenir chaud. Un long hiver lui convient tout à fait. Malgré le tourbillon de senteurs où elle aime se jeter à corps perdu lorsque les fleurs lancent leur haleine aux quatre vents, elle préfère de loin le paysage sous sa couverture blanche. Dans le recoin le

plus secret, le plus intime de ses pensées, elle se plaît à se dire que c'est un héritage lui venant du pays de sa mère. Elle serait sûrement heureuse d'apprendre que c'est bel et bien le cas, mais elle ne le sait pas, et cet amour du froid ne fait qu'alourdir son sentiment de culpabilité.

Pas aujourd'hui. Ce matin, elle prend plaisir à humer la beauté de l'hiver qui l'accompagne dans sa promenade. Les gens n'y prêtent pas attention, mais la neige, elle aussi, a son odeur.

Déjà toute petite, elle s'était rendu compte que son odorat était différent. Les fragrances l'incommodent toujours davantage que son entourage, elle sait flairer des effluves que personne d'autre ne semble déceler, et peut différencier sans difficulté la note de chaque fleur composant un bouquet. De fait, ses expériences sensorielles sont souvent plus intenses, car la présence d'une odeur donne à ses autres sens une dimension, un relief supplémentaire.

C'est paradoxalement avec la venue de l'hiver que les parfums revêtent pour Anna toute leur importance. Si la blancheur où s'engourdit la nature lui procure sa sérénité, elle regrette que les senteurs doivent s'étioler avec les couleurs. Tout est bon, alors, pour les faire renaître au cœur des glaces : fruits séchés, pots-pourris, huiles florales… Elle s'en veut presque de remplir l'hiver d'arômes qui ne lui appartiennent pas. C'est comme si elle ne pouvait s'empêcher d'être attirée par le froid et la neige, mais cherchait à tout prix à en conjurer le sort. Elle sent bien que tous jugent en silence ses tentatives désespérées de masquer la vérité : celle qui hurle qu'elle appartient tout entière au froid mortel, et que la neige n'a pas d'odeur.

Croâ ! C'est parce que tu veux cacher la tête dans le sable… ou plutôt dans la neige ! Croâh ah ah ! Blanche-Neige, Blanche-Neige, aussi froide qu'un flocon, le cœur plus dur et plus noir que l'ébène, les mains rouges du sang versé… et que tu verses encore !

Anna déteste ce surnom. Tout ce qu'il fait, c'est la renvoyer encore et toujours à son existence maudite.

Ton père se meurt à cause de ce que tu as fait à ta mère, petite, et personne n'y changera rien ! Croâ !

Elle secoue la main en l'air pour chasser l'ombre des ailes noires de la corneille.

Moi, je ne peux rien y changer. Mais elle*, si.*

Théodora est ce dont son père avait tant besoin. Dont *elle* avait besoin. Grâce à sa présence, Anna ne s'en veut plus d'embaumer l'air de parfums lorsque l'hiver vient car, tel un feu d'artifice pour les sens, la nouvelle reine a bouleversé le quotidien du petit monde mélancolique enclos derrière les murs du château.

Pourtant, rien n'a l'air d'avoir changé.

Depuis l'endroit où elle se tient, Anna-Sofia peut embrasser du regard toutes les pierres de cet endroit qui l'a vue naître et grandir. Le *Bluthaus*, la « maison de sang », élève son ombre sur les bords du fleuve tel un rempart tenant en retrait les montagnes. Deux de ses ailes s'étendent le long de l'eau noire, face aux jardins, tandis qu'une troisième enjambe son cours d'une berge à l'autre sur des arches de pierre. Le tout pourrait être élégant, n'étaient ses couleurs cruelles.

« Cruel », oui, c'est le mot, c'est de cette manière qu'elle a toujours perçu l'édifice. Douloureux. Sanguinaire. Hostile, même. À l'exemple de celui qu'on lui inflige, le surnom du château n'a pas été donné à la légère et se fait l'écho d'une nature tout aussi sinistre. Ses façades de briques sont d'une écarlate profonde, tandis que d'austères toits d'ardoise noire, raides et pointus tels des épieux géants crevant une chair ensanglantée, chapeautent les bâtiments et les tours rondes, dressant çà et là des cheminées blanches à la manière d'os sanglants dépassant d'une carcasse. Munies à tous les étages de galeries couvertes aux colonnes blêmes, les trois ailes paraissent percées d'une multitude de petites loges de théâtre dont

les fenêtres, terrées dans leurs renfoncements osseux, sont autant d'yeux noirs brillant au fond d'orbites creuses.

Dans l'imagination d'Anna, c'est comme si le courant glacé du fleuve avait donné naissance à un monstre informe et sanguinolent, hérissé de pointes. Elle sait bien que la brique rouge est réellement ce à quoi le château doit son nom, mais celui-ci ne cesse de lui évoquer des images terribles depuis l'enfance. Une immonde boucherie, un équarrissoir, le théâtre d'un massacre atroce, ou peut-être quelque immense cabinet de torture.

Ce n'est que bien plus tard, après avoir appris la symbolique des armoiries de ses ancêtres, qu'elle avait enfin compris. C'était un jour d'hiver semblable à celui-ci. Elle était sortie dans les jardins et, lorsqu'elle s'était retournée vers le château, l'évidence l'avait frappée comme la foudre. Rouge, noir, blanc. Les couleurs des Schwarzkrone. L'édifice ressortait sur l'immaculée blancheur du paysage à la manière d'une masse sanglante emprisonnée dans l'étreinte de ronces calcinées.

Anna avait été incapable de se sortir cette vision de la tête, même au printemps suivant, une fois la verdure revenue. La neige avait peut-être disparu, mais les allées des jardins et l'esplanade étaient tapissées de pierre et de gravier blanc, tandis que les arbres plantés aux alentours, presque seulement des cerisiers, donnaient des fleurs tout aussi blanches. L'ensemble avait été soigneusement, rigoureusement pensé pour que les couleurs familiales ne puissent être ignorées, ni oubliées. Parfois, c'était tout juste si Anna ne percevait pas un spectre de leur terrible parfum. L'odeur métallique, cuivrée du sang. Celle, âcre, du bois carbonisé. Et puis celle de la neige, indicible, fraîche et cristalline.

Mais c'est fini, enfin fini.

Son nez se lève vers les hauteurs du corps central, dont les tours et les tourelles agglutinées semblent essayer de se tenir chaud tels des pingouins sur la banquise. Sa belle-

mère s'est réservé tout un espace, là-haut. Personne ne sait ce qu'elle y fait, mais depuis les fenêtres de ce jardin secret, le vent charrie parfois des odeurs mystérieuses de fleurs, d'épices et d'autres effluves qu'Anna-Sofia n'est jamais parvenue à identifier.

Elle sourit.

Pour une fois, elle contemple le château et se sent bien, car elle sait qu'il n'est plus le tombeau morose du passé. Avec la venue de Théodora, le *Bluthaus* a perdu son inquiétante aura comme si l'étrangère, en forçant le froid à disparaître et en invitant la couleur entre ses murs, avait insufflé une nouvelle vie à l'édifice.

Dès l'année de son couronnement, la nouvelle reine avait entrepris de nombreux travaux, et le roi l'avait laissée agir à sa guise. Fief ancestral des Schwarzkrone, le château de Geisterberg s'était toujours démarqué par sa sobriété. Heinrich et ses prédécesseurs n'avaient jamais donné dans l'ornement ni le superflu, et, tandis que le reste du monde s'entichait de dorures, de vitraux ou d'ameublement précieux, le *Bluthaus* était demeuré, au mieux, spartiate. Les seules couleurs disponibles dans la palette étaient les éternels rouge, noir et blanc. Les sols de pierre livide étaient traversés de tapis sanguins évoquant des langues interminables, les murs pâles décorés de loin en loin d'armes poussiéreuses, de trophées de chasse, de boucliers ou de quelques vieux tableaux d'aïeux perdus dans les limbes. Et c'était tout.

Et puis Théodora était arrivée, *dea ex machina* libérant un torrent de soieries, de damas, de tapisseries aux broderies fabuleuses, habillant l'éternel mobilier d'ébène de feuilles d'or, d'argent, de laques colorées et d'incrustations de turquoise, de nacre, de jade et de mille autres gemmes. Les années passant, elle avait apporté des changements jusque dans la structure, et les froides dalles de pierre s'étaient retrouvées couvertes de mosaïques colorées, les fades vitreries des fenêtres transformées en kaléidoscopes

de couleurs, les plafonds peints de fresques chromatiques aux ors rutilants. La reine avait même fait aménager un ensemble de salles en sous-sol comme des thermes, dont les vapeurs parfumées s'élevaient sous les voûtes à toute heure du jour ou de la nuit. Étalant sa mystérieuse et inépuisable richesse, l'étrangère avait orné les boiseries et les murs d'une telle quantité de pierres précieuses, que le moindre cagibi aurait pu racheter le château, son domaine, voire le pays tout entier.

Je me demande pourquoi elle a quitté Cjarnov.

Sa belle-mère n'ayant jamais donné d'explications claires sur le sujet, les rumeurs vont bon train. La plus populaire veut qu'elle soit fée ou magicienne. On chuchote qu'elle a métamorphosé le froid château en palais byzantin et arraché le roi à sa mélancolie grâce à d'incommensurables pouvoirs. Source d'émerveillement constant, on la voit évoluer au gré des jours dans d'époustouflants atours aux étoffes toutes plus splendides les unes que les autres. Mais ce qui la différencie surtout de la précédente reine, c'est sa volonté que la moindre cheminée brûle d'un feu d'enfer, qu'elle refuse de voir faiblir, des premiers frimas jusqu'aux premières chaleurs. Un changement de taille pour les plus vieux domestiques, habitués à la manie de Gwendolen d'ouvrir en grand toutes les fenêtres sur son passage, même en hiver. Théodora ne s'embarrasse pourtant que rarement de fourrures ou de lainages, et lorsque vient l'été ou que les feux ronflent fort dans les poêles aux carreaux de faïence, elle n'arbore plus rien que de lourds joyaux et d'interminables soieries diaphanes, à même de faire chauffer les rouages de l'esprit le plus dénué d'imagination.

Alors, plus un regard ne peut se détacher d'elle. C'est bien simple : où qu'elle se trouve, tout le reste semble terne, fade, comme si elle captait toute la lumière et toutes les couleurs en elle-même, laissant le reste du monde à l'arrière-plan.

Subjuguée depuis le premier instant, Anna-Sofia se surprend parfois à se dire qu'elle aimerait lui ressembler en grandissant, et la corneille a trouvé dans cette pensée un nouveau sujet de tourment dans lequel planter ses serres. En observant dans un miroir son teint blanc et ses cheveux sombres, l'adolescente ne peut s'empêcher de se dire que si seulement elle était rayonnante comme Théodora, cette douleur au fond des yeux de son père ne s'aviverait pas dès qu'il la croise. Et alors, peut-être la surnommerait-on Belle-Étoile, Plus-Belle-Que-Fée ou quelque chose dans ce goût-là. Un surnom joli, mignon, qui donne envie de sourire au lieu de sonner à la manière d'une accusation, d'une sentence de mort latente.

Blanche-Neige.

Sans y croire, elle s'est timidement mise à rechercher le conseil de sa belle-mère, décidée à apprendre tout ce qu'elle pourrait. Et à sa grande surprise, celle-ci ne l'avait pas repoussée.

Au début, Anna avait pourtant cru que leurs rapports se limiteraient à quelques mots polis l'une pour l'autre, et que Théodora se comporterait avec elle comme avec un chien à qui l'on tapote machinalement la tête avant de passer son chemin. Mais la reine s'était investie, lui accordant tout le temps qu'elle désirait, parlant avec elle de tout et de rien, lui racontant ses voyages et des histoires de toutes sortes. Elle l'avait conseillée sur son habillement, et l'avait presque rendue coquette, parfois. Elle lui avait appris à chevaucher, et elle qui s'était toujours trouvé deux pieds gauches se prend maintenant à avoir l'impression de voler, lorsqu'elle se lance au galop sur l'une des montures des écuries de son père. Elle l'avait poussée à exploiter ce don qu'elle a pour les odeurs, en lui montrant comment concevoir ses propres parfums, fragrances et décoctions. Enfin, mieux que tout : Théodora lui avait appris à danser, lors des bals extravagants qu'elle s'était mise à organiser presque chaque semaine dès l'année de son arrivée,

soirées étourdissantes de lumière, de rires et de musique, de couples joyeux valsant parmi les tournoiements des jupes déployées en corolles.

Croâ ! Elle a complètement remplacé ta mère, maintenant. Même son portrait a disparu, croâ !

Anna hausse les épaules, forçant la corneille à rétablir son équilibre avec un grincement agacé. L'oiseau se montre moins souvent depuis l'arrivée de Théodora, ce qui n'empêche pas ses craillements de conserver de cruels accents de vérité.

Peu après avoir épousé la duchesse, son père avait donné l'ordre que tout ce qui rappelait son ancienne épouse soit remisé loin des regards, par égard pour la nouvelle. Le Lion Noir ne faisant jamais les choses à moitié, l'unique portrait de Gwendolen avait donc lui aussi quitté son manteau de cheminée pour rejoindre les antiques possessions de famille et autres héritages oubliés, là où Anna serait libre d'aller le contempler quand bon lui semblerait. Elle est soulagée qu'il n'ait pas été détruit, car ses confrontations avec le tableau sont devenues, avec le temps, un véritable rituel.

Mais ce n'est plus comme avant.

La scène disparaît dans les ténèbres. Une lueur vacillante s'allume au centre, révélant de nouveaux décors. On devine Anna-Sofia assise par terre, dos au public, face à un tableau qu'elle observe, entourée d'un amoncellement d'objets et de meubles que l'on distingue à peine dans le clair-obscur. Le portrait est anormalement grand, plus grand qu'une personne, symbolisant le sentiment d'Anna de se sentir toujours petite fille face à l'image de sa mère. On peut lire sur la partie haute du cadre, sur une plaque d'or, le nom de la défunte dans sa langue d'origine : « Gøendoloen ».

Elle ne se dérobe plus au regard du portrait, comme lorsqu'elle était petite et se faufilait en catimini dans la

chambre de son père. À présent, elle s'assoit bien droit à la lueur d'une chandelle, devant le cadre posé au sol, perdue dans ses jupes et le fatras des objets mis au rebut. Enclose dans une bulle d'or pressée de ténèbres, elle touche sans le savoir ces brefs instants partagés avec sa mère des années auparavant, cette rencontre fugitive contenue dans une lumière en tous points semblable, vacillant au sein de sa propre obscurité. Dans cette confluence des confluences, passé et présent se croisent, l'entretien d'une venue au monde et d'une vie qui s'éteint se superpose au tête-à-tête de l'existence qui s'épanouit et du souvenir gardé vivace. Et là, dans le réconfort de la sphère lumineuse arrachée au temps, là où même la corneille n'ose la suivre, il lui semble parfois entendre, à peine, presque rien, les paroles inintelligibles et rassurantes d'une berceuse dans le lointain.

Le courage de faire face à cette mémoire qu'elle n'a jamais eue, c'est à Théodora qu'elle le doit. C'est la reine qui l'avait convaincue de ne pas éviter le regard de la défunte, un jour qu'elle l'avait accompagnée dans les combles labyrinthiques du château, peu après que le portrait y ait été entreposé. Elle s'était assise à ses côtés au milieu de la poussière et des reliques abandonnées en lui disant : « Si l'une d'entre nous doit redouter de paraître sous ses yeux, c'est moi. Mais toi… ils te couveront toujours avec amour. »

Elle avait passé un moment avec Anna, puis s'était éclipsée discrètement, laissant mère et fille en compagnie l'une de l'autre.

L'obscurité retombe brièvement sur la scène, puis les décors précédents réapparaissent.

Aujourd'hui, il n'y a plus de doute dans l'esprit de l'adolescente : Théodora est le rayon de soleil qui a redonné une seconde vie au monde mort du *Bluthaus* et

dégelé ses habitants. L'été qui se montre enfin après un éternel hiver. Une partie d'elle-même est triste de voir sa mère reléguée dans les ombres, mais une autre ne peut s'empêcher de se réjouir, car prendre la décision d'effacer les dernières traces de Gwendolen semble avoir permis à son père de reprendre son souffle alors qu'il se noyait.

Croâ ! Ne te laisse pas berner par les apparences, fillette ! Ton père est un homme mourant lentement d'un froid qui lui raidit les chairs, mais voulant une dernière fois goûter au soleil. Jamais, croâ, jamais il ne pourra dégeler en profondeur ! Ses os se sont changés en givre il y a bien longtemps. Croâ ! Il meurt à petit froid et l'ignore. Tu le sais comme je le sais, alors, ne fais pas l'imbécile…

Irritée par les croassements à son oreille, Anna-Sofia quitte brusquement le banc de pierre où elle s'était installée, et l'oiseau s'envole en ricanant.

Croâh ah ah !

Peu importe les prédictions fatales de la corneille, elle croit en Théodora. Elle croit avec toute la ferveur du dévot qui a été témoin d'une intervention divine, car son plus grand miracle à ce jour a été de créer le rapprochement entre le père et la fille.

Ne laissant pas de les pousser régulièrement à partager le même espace, la reine s'est efforcée de les habituer l'un à l'autre, et voilà qu'aujourd'hui, des années après, il arrive qu'Heinrich adresse de lui-même la parole à Anna, sans aucun autre motif que de lui demander ce qu'elle fait de si bon matin, ou comment va-t-elle aujourd'hui.

Elle sait qu'aux yeux d'un observateur extérieur, la chose est risible. Mais pour elle, c'est tout ce qui compte.

Elle le sauvera. Elle nous a déjà sauvés.

SCÈNE II

La salle à manger de la ferme des Rózsaneve.
La famille est réunie autour de la table. C'est la nuit. Des chandelles allumées éclairent la pièce.

Antoinette se tord les doigts.

— Tout est de notre faute ! Si nous n'avions pas voulu toutes ces choses, Maman ne serait jamais allée là-bas !

— Je n'ai rien fait ! se récrie Rosine. Ce n'est pas moi qui ai demandé ces roses, que je sache. C'est de la faute d'Erzsébet !

— On s'en fiche, de tout ça ! explose Pierrot, exaspéré. Il suffit d'aller tuer ce monstre ! Je vais rassembler les gars et on ira lui faire la peau !

Tout n'est que cris et pleurs autour d'elle. Hébétée, l'œil hagard, Erzsébet tourne et retourne la branche de rosier entre ses doigts. Les fleurs en sont si belles, orangées, violacées, presque la couleur du couchant… mais elles pourraient tout aussi bien être rouges du sang qu'elle aura bientôt sur les mains.

je ne savais pas je ne savais pas je

— … comment est-ce que j'aurais pu savoir… ? balbutie-t-elle à mi-voix, pour elle-même.

— Oh, arrête de faire la sainte-nitouche ! Tu fais toujours tout différemment des autres, juste pour te distinguer ! Juste pour montrer que tu es différente ! Et maintenant, voilà, tu viens de condamner Maman !

L'accusation de Rosine la fait sortir de sa prostration d'un seul coup. Bondissant si brusquement que sa chaise bascule, Erzsébet fonce sur sa sœur et lui décoche une gifle retentissante, assez violente pour la faire reculer de plusieurs pas.

— Tu n'as pas le droit. Tu ne peux pas me dire des choses pareilles. Tu…

Tel un soldat agitant vainement son petit drapeau blanc sous la mitraille, Capucin s'avance bravement.

— Mes sœurs, mes sœurs, apaisons-nous, car le Seigneur nous enseigne…

Toutes deux se retournent vers lui d'un même mouvement.

— TOI, FERME-LÀ ! crachent-elles en chœur.

BANG !

Assourdissant comme un coup de pistolet, le bruit les fait tous sursauter. Leur mère, restée silencieuse depuis la fin de son malheureux récit, vient de frapper sur la table de toute la force de ses deux poings. Elle en a assez.

— Maintenant, vous allez m'écouter, tous les cinq. Rosine, arrête d'accuser ta sœur. La fautive, c'est moi et moi seule. C'est moi qui ai manqué d'attention, moi qui me suis perdue comme une gourde. Personne ne pouvait prévoir ce qu'il se passerait. Et puis, si ça n'avait pas été la rose, ce monstre aurait trouvé autre chose. Il aime jouer avec ses victimes, je l'ai bien vu. Qui accueille des étrangers chez soi sans jamais se montrer, pour se plaindre après coup de se faire voler, ou que l'on ne respecte pas des règles inconnues ?

Capucin se risque timidement à donner son avis.

— Les fées, Mère, sont traîtresses par nature, si éloignées de la sainteté du Ciel et…

— Peu importe.

Mathilde pointe maintenant son fils aîné d'un doigt impérieux.

— Toi, Pierrot. Arrête tout de suite avec tes histoires. Tu n'as jamais vu cette bête, tu n'imagines même pas…

Elle frissonne au souvenir du monstre.

— …. Il pourrait en allonger dix comme toi en un clin d'œil. Crois-moi.

Erzsébet en a assez entendu. La branche de rosier entre les mains, elle quitte la pièce, s'enveloppe d'un châle de laine et sort de la maison.

Au loin, l'étrange cerf est toujours là. Confortablement

couché sous le grand sureau qui domine le potager, on dirait qu'il la regarde. Il n'a pas bougé depuis que leur mère en est descendue.

— Il nous surveille.

Remontant ses lorgnons le long de son nez, Antoinette indique le cervidé du menton. Sans répondre, Erzsébet ramasse l'un des pots en terre cuite qui traînent près du mur de la ferme et entreprend de le remplir de terre à mains nues. Sa sœur s'accroupit pour l'aider.

— Rosine ne pensait pas ce qu'elle a dit.

— Je sais.

— Elle a peur, c'est tout.

— Je sais.

La cadette coupe délicatement la branche de rosier par le milieu, ne gardant qu'une tige dépourvue de fleurs, et la plante dans la terre.

Au moins, Maman n'aura pas risqué sa vie pour rien… Un rosier venant d'un château enchanté devrait tenir même dans une terre difficile, non ?

— Et moi, je sais que tu prépares quelque chose, Erzsi. Je te connais par cœur.

L'accusée ne dit rien. Elle arrose la tige, puis, le pot dans les bras, monte dans sa chambre et le pose devant la fenêtre. Elle n'ose l'avouer, mais son aînée a touché juste.

Battant la bouture de vitesse, embryon d'une idée folle, une pensée germe déjà dans l'esprit de sa petite sœur.

SCÈNE III

Le grand salon du manoir de la Haltière, au rez-de-chaussée. Légèrement à cour, de hautes portes-fenêtres donnent sur les jardins.

Le regard noir, Lucrèce observe sa belle-fille à travers

la vitre. Tous les jours sans faute, l'idiote se rend au fond du parc pour se recueillir sur la tombe de sa mère. Parfois, on peut même l'entendre pleurer. Tout cet étalage de sentiments l'exaspère.

La nouvelle Madame de la Haltière ne supporte pas les faibles. Elle ne supporte pas non plus ceux qui se donnent en spectacle, et Luce, cumulant les deux, incarne précisément tout ce qu'elle déteste. Cette bassesse, cette mollesse, a toujours fait naître en elle une instinctive aversion, une animosité, même, envers tout ce et ceux qui en font preuve.

Ce n'est pas la vulnérabilité en soi qui l'irrite, car une chose chétive n'est pas toujours responsable de sa fragilité, tels que les nouveaux-nés ou les infirmes. Non, ce que Lucrèce vomit et abhorre par-dessus tout, c'est la fragilité qui se *complaît*, celle qui s'endosse et s'intègre en tant que principe de vie, en pleine conscience ; ce que la plupart des gens estiment *mignon* ou *gentillet*, quand ce n'est en réalité qu'un aveu de manque de poigne, de volonté et de direction. C'est cet abaissement délibéré voué à faire naître l'attendrissement ou la pitié – pas l'amour, oh non, car l'amour requiert un égal –, cette docilité qui pousse certains êtres à baisser la tête et ne la relever que pour poser sur vous de grands yeux implorants, dépendants, craintifs, peut-être même adorateurs en dépit de leur méprisable servilité.

Voilà pourquoi Madame déteste les petits chiens, ces babichons bichonnés qui vous collent aux basques, qui ont peur de tout et qu'un rien fait trembler, tant leur désir de servir de carpette est profond. Lucrèce n'apprécie que les grandes bêtes comme sa belle braque grise, des chiens nobles à l'instinct vif, de ceux qui obéissent au doigt et à l'œil, en qui l'on reconnaît une puissance et une intelligence qui ont décidé de courber l'échine par compréhension d'où se concentre le vrai pouvoir.

Il va de même avec les gens comme avec les animaux.

Face aux lavettes et aux rampants de tout poil, la mâchoire de Madame se crispe, ses dents grincent, ses doigts se referment d'eux-mêmes avec l'envie de serrer, d'écraser, de tordre. Sa seule envie est de leur faire mal dans leur tête et dans leur chair, de les pousser, de les malmener, juste pour voir jusqu'où les poussera cet abject avilissement qui anime chaque fibre de leur être. Il y a quelque chose de si misérablement pataud, dans ces victimes toutes désignées, que Madame a envie de les écrabouiller, les terminer à coups de talon et que l'on en parle plus. Parlerait-on de martyriser ? Peut-être bien. Sans doute. Cependant, certains êtres n'appellent-ils pas à être suppliciés par leur simple existence poltronne, par cette trogne si piteusement lamentable, cette face aux grands yeux veules qu'ils montrent au reste du monde… ?

Elle est de ceux-là, définitivement.

À l'origine, l'enfant ne lui inspirait pourtant qu'une sainte indifférence. Et puis elle avait remarqué son manège avec la tombe. Quelque part, elle est certaine que la gamine fait *exprès* d'y aller chaque jour, juste afin de lui rappeler que l'on ne se débarrassera jamais de cette dalle, ni du souvenir qu'elle recouvre.

Ce n'est pas qu'elle se sent blessée dans son amour pour le chevalier. Les épreuves de la vie se sont déjà chargées de flétrir cette part d'elle-même. Mais Lucrèce est une femme parvenue là où elle se trouve en contrôlant son environnement d'une main de fer. Dans un monde d'hommes, et qui plus est un monde de crétins, la poigne est la seule chose qui marche.

Ce n'est donc pas étonnant que la présence de la tombe l'irrite à ce point : elle marque littéralement d'une pierre blanche que le premier combat qu'elle a eu à mener dans sa nouvelle vie s'est soldé par un échec cuisant. Et voilà que l'idiote donne encore davantage d'importance à ce caillou en faisant soigneusement en sorte qu'on ne l'oublie pas, alors qu'il aurait été si simple de le couvrir

d'un tas de feuilles mortes ou de fumier, et d'en rester là.

Le poing de Madame se crispe sur le rideau de riche brocart. Ses yeux n'observent plus Luce, à présent. Ils sont perdus dans le vague, dans un univers intime de ressentiment et de mépris rentrés.

Bien entendu, elle sait ce que la gamine a vécu. Et alors ?

Tout le monde essuie des coups durs, dans la vie.

Lucrèce ne le sait que trop bien, elle qui avait dû faire face à un mariage précoce alors qu'elle n'était qu'une toute jeune fille à peine formée. Sa nuit de noces ? Un viol, il n'y a pas d'autres mots. Des porcs, tous. Elle ne le sait *encore* que trop bien, elle qui avait vécu deux fausses couches et la mort d'un enfant en bas âge, trois tragédies à imputer à la violence de son premier époux. Elle ne le sait *toujours* que trop bien, elle qui avait dû se débarrasser de lui par ses propres moyens. Ah, tiens ! ça fait des lois en se pensant plus intelligent que tout le monde, mais c'est incapable de reconnaître un meurtre avec préméditation, tout ça parce qu'elle avait versé trois larmes ! Oh, oui ! elle ne le sait *finalement* que trop bien, elle qui s'était libérée de ce tyran, seulement pour se voir plongée dans la misère… !

Après ces déboires, elle avait rencontré le marquis de Mont-d'Amour, et avait bien cru que venait sa part de bonheur. Enfin en sécurité, elle avait eu deux adorables filles avec un homme qu'elle aimait. Mais elle aurait dû savoir que rien ne dure jamais. Le nigaud était mort d'un accès au cœur entre les cuisses d'une putain, trouvant moyen de l'humilier en plus de la renvoyer à la précarité, ne lui laissant qu'un paquet de dettes et un noble nom.

Aux abois, Lucrèce avait finalement jeté son dévolu sur le chevalier de la Haltière. Elle avait dû ravaler la honte d'épouser un homme au-dessous de sa condition, bien sûr, mais trouvant en lui une occasion inespérée de rebondir, elle n'avait pas hésité à la saisir.

Peut-être qu'en dépit de son état, il restait en lui un

peu de ce qu'il avait été, et que c'était sa façon d'empêcher que tout ce qu'il avait construit avec sa défunte femme ne soit emporté dans sa descente aux enfers. Ce n'est même pas comme si Lucrèce était venue avec les possessions dignes d'un véritable marquisat… mais elle doute fort qu'il s'agisse du genre de considération qui occupe encore l'esprit du chevalier. Alors, qui sait… ? Même elle n'avait jamais réellement compris ce qui l'avait convaincu d'accepter sa proposition.

Quelle importance ?

Voilà, *voilà* pourquoi, lorsqu'elle voit cette pauvre petite chose pleurnicher sur une mère à peine connue et un père qui se fiche d'elle comme de son premier bas, Lucrèce est tout simplement hors d'elle. Elle voudrait la secouer, lui mettre des gifles, la forcer à réagir, mais sent en elle une mollesse qui la répugne. Luce accuserait sûrement les coups sans répliquer, tiens.

Avec un bruit de dédain, Madame se détourne de la fenêtre et s'achemine dans les étages en direction de la tourelle du chevalier. Son « cabinet de travail », tel qu'Ulysse l'appelle avec sentence. Quel hypocrite, celui-là ! Heureusement qu'il est agréable à regarder. Quel dommage qu'il se sente obligé de se déplacer partout avec cette affreuse petite chatte noire, là, toujours à regarder tout le monde de ses grands yeux de hibou depuis l'épaule de son maître. Lucrèce déteste les chats : ils lui donnent l'impression de constamment défier son autorité.

Son cabinet de travail… pfff !

La petite cruche refuse de monter dans la tour où son père se terre. Elle en a soi-disant peur. Mais peur de quoi, exactement ? D'un vieil ivrogne, d'un drogué qui ne tient plus assez sur ses pieds pour ouvrir une porte ? Tant de fragilité et de sensibilité l'écœurent. Tel père, telle fille. En attendant, ce n'est pas Luce qui doit se farcir toutes les entrevues avec son débris d'époux. Lucrèce n'a pas le choix, elle. Tout le monde n'a pas le loisir de tourner le dos à ses problèmes.

L'actrice sort. Changement de décor. Un petit palier aux murs légèrement arrondis qu'une lucarne circulaire éclaire de chaque côté. Au centre, une porte close. Au pied du mur, un plateau contenant un petit-déjeuner que personne n'a touché. Lucrèce refait son entrée par un escalier en colimaçon montant de sous la scène.

Se composant un masque d'élégante et courtoise neutralité, elle toque à la porte et entre sans attendre de réponse. Il ne manquerait plus qu'elle soit obligée de demander l'autorisation.

Ses yeux mettent quelques instants à s'accoutumer à la pénombre, car tous les rideaux sont tirés. Au vu de la poussière qui s'y accumule, ils n'ont pas été ouverts depuis des années, et seuls quelques rais de lumière rachitiques parviennent à éclairer l'intérieur de la pièce. Des bouteilles de vin de qualité – quitte à devenir une épave, autant le faire avec panache – s'alignent le long des murs, sur les meubles ou gisent en tas dans les coins de la pièce.

Madame bénit l'existence du personnel de maison, car s'il n'y avait personne pour emporter les reliefs de repas et le linge souillé, elle n'ose imaginer à quoi ressemblerait l'endroit. Pour l'heure, il y règne une odeur pénétrante de fauve en cage, et à mesure que son odorat entre avec réticence, un orteil après l'autre, dans le bassin d'effluves, elle reconnaît les remugles de l'opium, de l'alcool, de la sueur, du vomi et du foutre. Si c'était possible, elle est certaine qu'elle percevrait aussi celle des larmes.

Fronçant les narines, n'apercevant son mari nulle part, Madame s'avance vers la porte de la chambre. Elle va pour poser la main sur la poignée quand, finalement, elle renonce. Pourquoi s'infliger la peine de le réveiller et affronter cette épreuve maintenant ? Elle reviendra plus tard, quand il sera levé, à défaut de lavé et sobre.

S'il y a une chose dont elle devrait avoir peur, c'est de finir comme lui.

Malgré ce que sa belle-fille semble penser, son père veille encore sur ses intérêts. À sa manière et plus par obligation qu'autre chose, certes, mais tout de même.

Hormis le chevalier, seule sa nouvelle femme connaît la vérité : sur son lit de mort, la mère de Luce lui avait arraché la promesse de toujours privilégier les intérêts de sa première fille sur ceux des enfants qu'il pourrait avoir d'un second mariage. Tout est dans le testament ; elle l'a lu de ses propres yeux. La défunte devait se douter de l'existence de recoins sombres, de cette médiocrité de l'âme de son mari, sinon, pourquoi aurait-elle eu besoin de lui extorquer ce serment, sur papier et signé, qui plus est… ?

En tous cas, le résultat est là. Lucrèce et ses filles sont peut-être temporairement à l'abri du besoin en vivant de la fortune du chevalier, mais lorsqu'il mourra – et au rythme où vont les choses, l'attente ne sera guère longue –, la majorité de ses biens iront à Luce. Alors, toutes les trois vivront selon le bon plaisir de l'idiote… et Madame ne se fait aucune illusion là-dessus. Tout ce qui lui reste à faire, c'est de réussir à persuader son époux de modifier le testament avant de tomber dans un dernier et fatal coma éthylique. Heureusement qu'il ne la force pas à partager son lit. Mais qui sait, peut-être y sera-t-elle forcée si elle veut parvenir à ses fins… et alors, que Vénus lui vienne en aide.

Lucrèce frissonne de dégoût à la pensée, mais sa détermination ne vacille pas d'un *iota*. Tout ce qu'elle fait, elle le fait pour ses enfants. Madame refuse que ses filles chéries passent par des épreuves semblables aux siennes, connues à une époque où elle n'avait pas encore pris conscience de quoi est fait le monde. Elle leur a d'ailleurs transmis sa sagesse aussi tôt qu'elle l'a pu, car plus vite sauront-elles empoigner la vie par les roustons, plus vite elles sauront s'en protéger. On ne leur fera pas de cadeaux, et il faut qu'elles soient capables de faire le nécessaire afin de ne

pas finir sous la botte des autres. Jamais elle ne s'autorisera à les voir sombrer, devenir des larves pareilles à la petite Luce. Si elle doit tuer pour les protéger, elle le fera. Si elle doit partager la couche d'une ruine… ainsi soit-il. Mais Daphnée et Apolline ne seront pas des victimes comme elle l'a été, *jamais*. Lucrèce s'en est fait le serment.

L'actrice redescend l'escalier menant sous la scène. Le décor précédent se remet en place.

En repassant par le salon, Madame remarque que l'idiote est toujours agenouillée près de la dalle de marbre. Elle serre à nouveau les poings. Si le coup du testament est ce qui l'a mise au centre de son viseur, l'évidente et intolérable fragilité de la gamine, ainsi que son cirque avec la sépulture, ont été les gouttes d'eau qui ont fait déborder le vase. Ce stupide caillou est devenu le catalyseur final de son animosité envers Luce, et, en un temps record, l'aversion s'est changée en exécration.